

### *Sur l'auteur*

Kristín Eiríksdóttir est née à Reykjavík en 1981. Puissante et pénétrante, sa voix est l'une des plus originales de sa génération. Avec le roman *La matière du chaos*, qui figure dans la liste des meilleurs livres de 2017 du Icelandic National Broadcasting Service, elle a remporté le Prix national islandais de littérature et le Prix islandais de littérature écrite par des femmes. Elle est la fille de la grande poétesse, Ingibjörg Haraldsdóttir.



LA MATIÈRE  
DU CHAOS



Kristín Eiríksdóttir

LA MATIÈRE  
DU CHAOS

Roman

Traduit de l'islandais  
par Jean-Christophe Salaün

**NOTAB/LIA**

Cet ouvrage a été traduit  
avec le soutien financier de



© Kristín Eiríksdóttir, 2017  
Titre original : *Elín, ýmislegt*  
Published by agreement with Forlagid, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)  
© Les éditions Noir sur Blanc, 2022  
© Visuel : Paprika  
ISBN : 978-2-88250-726-6

Mes mains sont aussi sales qu'une vieille baignoire impossible à récurer. J'ai beau couper mes ongles ras, les produits ont réussi à s'infiltrer dans l'os à travers la peau morte. Comme si l'émail avait complètement disparu.

Quand je dis *os*, je veux parler des ongles eux-mêmes. Ce sont des sortes d'os. Peut-être que *corne* serait un meilleur mot ; quoi qu'il en soit, on dirait que certains produits sont parvenus à se mêler aux protéines qui les constituent. Quand je dis *peau morte*, je parle de la couche supérieure de l'épiderme. Ce ne sont que des cellules sans vie.

En dessous, il y a le derme, et sous le derme, l'hypoderme.

*La vie.*

Mes mains ont l'air sales. En vérité, elles ne le sont pas. Elles ont été asséchées par les lavages répétés et le froid. Elles sont rugueuses d'avoir trop servi. Grosses, épaisses, comme le sont les mains de ma famille. Dans ma lignée, les gens ont tous les

membres courtauds. Pour que nous n'ayons pas à trop nous pencher en travaillant la terre. Nos pieds sont trapus, aplatis par le poids du lourd tempérament que nous portons sur nos courtes jambes. Dans nos grosses mains tendues.

Je m'appelle Elín Jónsdóttir. Fille de Guðrún et de Jón. Née en 1946. Mon anniversaire est le 9 janvier. Guðrún et Jón nous ont quittés. Il y a bien longtemps. Moi, je ne suis la mère de personne.

Je fabrique des accessoires pour le cinéma. Je ne suis pas romancière. Si les deux professions présentent des similitudes, elles ne sont pas pour autant comparables. Pour écrire ces mots, j'ai dû rester assise, immobile, mes mains positionnées de telle sorte que j'en ai eu mal dans tout le dos.

Je ne sais pas utiliser le clavier, je tape avec l'index de ma main gauche et le majeur et l'annulaire de la droite. Mon regard va alternativement des touches à l'écran, et il se passe quelque chose. L'esprit quitte la matière, abandonne les douleurs derrière lui, il erre sous les combles.

La raison pour laquelle j'ai décidé d'écrire ceci, c'est que personne ne le fera à ma place. C'était à prévoir. Mais l'injustice de cette histoire n'a que peu d'importance. Elle existe ici parce qu'elle existe partout. Elle s'inscrit dans notre histoire parce qu'elle est inscrite en nous.

Quand j'emploie le pronom *nous*, j'ai l'impression de mentir. Si je le disais plus souvent... Encore et encore...

Peut-être aurais-je alors la sensation que c'est la vérité ?

NOUS.

Si je l'emploie, c'est simplement pour me dédouaner. Je parle de moi, mais j'essaie de vous entraîner à ma suite dans la boue. L'injustice est *ici*, à l'intérieur de moi, voilà pourquoi j'en parle, elle n'est pas en vous.

VOUS.

Mon respect pour VOUS se disperse à l'infini, se divise mille fois ; il disparaît, réapparaît, se retrouve pulvérisé. Chaque version en comporte cent autres, et toutes sont erronées. Toutes sont justes. Rien de ce que vous faites n'est erroné. Tout ce que vous faites me remplit d'effroi.

C'est la raison pour laquelle personne d'autre n'écrirait cette histoire, parce que ce n'est en aucun cas une histoire, mais ma manière à moi d'essayer de relier des symboles qui me sont apparus tant en pleine conscience qu'en rêve. Ne vous inquiétez pas, je ne compte pas vous endormir avec mes élucubrations sur les rêves. Ces symboles m'ont simplement fait comprendre que le

cerveau n'est pas un objet, qu'on ne peut pas le toucher.

La même règle s'applique à tout, et c'est de cela que parle mon histoire.

Elle ne parle pas d'une fille.

Qui s'appelle Ellen.

Je l'ai rencontrée le lendemain de l'apparition des cartons. C'est tellement représentatif de toute cette histoire que, dans mon esprit, les deux événements se confondent. Ellen s'échappe d'un carton, glisse de nouveau à l'intérieur – un carton perdu, retrouvé, volé.

Quelques jours plus tôt, les aleurodes avaient refait leur apparition, pour la énième fois. J'avais essayé bien des méthodes : vinaigre, savon vert. Tout cela. J'avais séparé les plantes, je les avais vaporisées d'insecticide, les avais séchées. Chaque fois, les petites mouches blanches revenaient ; jusqu'à ce que j'abandonne et jette l'ensemble.

Ce fut une épreuve. Ces plantes m'avaient été offertes par des proches, pour la plupart aujourd'hui morts. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'avais été *anéantie*, ni même que j'avais *pleuré*. Mais ça m'avait pas mal contrariée.

Une semaine était ensuite passée, avant que survienne un événement que j'associe également à Ellen Álfisdóttir et aux trois cartons :

J'étais en train de fouiller dans les câbles derrière la télévision, une vieille machine à tube cathodique reliée à une antenne, à l'ancienne, lorsque ma main avait soudain heurté quelque chose de vivant. D'une certaine manière, les câbles aussi sont vivants. L'électricité qui les traverse n'est pas à proprement parler *morte*, mais c'était autre chose. Quelque chose de biologique. Penchée sur le coin sombre où s'amoncelaient les fils électriques, j'y avais senti battre la vie, et j'avais tiré dessus.

Une plante. Pas de celles que j'avais jetées. Elle ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, en ce sens qu'elle était dépourvue de racines, de fond. Un parfait enchevêtrement autonome qui respire. Comme si un documentaire de David Attenborough avait fait ses besoins derrière mon téléviseur. Je l'avais prise en photo à l'aide de mon téléphone, puis j'avais procédé à une recherche par images.

*Tillandsia*, me dit Internet. Plante d'Amérique latine. Plante sans racine qui se nourrit d'air. Ses feuilles vert vif, longues et fines, poussaient d'une manière singulièrement symétrique, comme si chacune d'entre elles essayait d'enlacer la suivante dans une sorte d'orgie. Je l'observai de plus près, m'efforçant de trouver sa naissance ou son centre, sans succès.

Certaines espèces fleurissaient, lisais-je, et je trouvais effectivement un minuscule bouton rose sur la mienne.

Des lecteurs rationnels imagineront sans doute qu'un de mes amis avait voulu me faire une amusante surprise avec un cadeau original ; c'est l'occasion pour moi de vous glisser une information importante :

Je n'ai pas d'amis. Pas un seul.

Personne n'est fou. Je le pense vraiment. La réalité peut prendre tant de formes qu'elle est dans le meilleur des cas cubique. Dans le pire, prévisible. En tout cas, jamais plate.



Une semaine plus tard, l'agent immobilier m'appela pour m'annoncer qu'on avait trouvé dans le vieil immeuble de Grand-mère une cave qui n'apparaissait nulle part sur les plans, et qu'elle contenait trois cartons marqués de mon prénom.

C'était étrange. Je ne m'étais jamais demandé ce qu'il était advenu des objets de mon enfance et de mon adolescence, plus ou moins convaincue qu'ils s'étaient évaporés d'eux-mêmes. J'en avais jeté certains, perdu d'autres. Le reste avait dû se mêler aux affaires d'un proche, ou quitter le foyer comme je l'avais fait.

Mais il y avait ces trois cartons, me disait l'agent immobilier. Dont quelqu'un avait apparemment pris soin de trier le contenu.

*Elín, papiers.*

*Elín, livres.*

*Elín, divers.*

L'ensemble de mes possessions, abandonnées dans ma chambre toutes ces années auparavant.

La cave abritait en outre des boîtes pleines de livres, une pile de nappes et de broderies, une chaîne HI-FI cassée, de la poussière, des crottes de souris et des toiles d'araignées.

Je m'étais efforcée d'éviter tout ce qui touchait à cet immeuble, préférant payer les services d'un déménageur. À présent, l'appartement était vide, d'un blanc éclatant, et son sol étincelait sur les photos qui avaient été publiées dans les annonces immobilières des journaux. Tout était fin prêt lorsque cette petite cave avait surgi de nulle part.

Je n'ai même pas de balai, m'excusai-je lorsque nous eûmes empilé les cartons sur la banquette arrière de ma voiture. Chassant ma remarque d'un geste de la main, l'agent immobilier me dit qu'elle s'en occuperait. Elle était nerveuse. Comme s'il s'agissait de sa première vente, comme si elle n'était pas du tout agent immobilier. Jeune, le ton rapide et mécanique, elle semblait interpréter l'image qu'elle se faisait d'un homme.

Merci, dis-je en l'abandonnant aux toiles d'araignées et aux crottes de souris. Je lui demandai de confier les broderies aux bonnes œuvres. J'étais consciente de la rabaisser, mais ce n'était pas si grave, n'est-ce pas ?

Peut-être même que j'y prenais un certain plaisir.

On s'occupe comme on peut.

Sur le chemin du retour, l'obscurité tomba sur la ville. J'écoutais les nouvelles à la radio. La police recherchait un homme pâle portant un manteau et

des gants. Nous étions début février, qui n'était pas pâle avec un manteau et des gants ?

À la maison m'attendait le manuscrit d'Ellen. Celui de la pièce qui serait montée l'automne suivant. Je ne l'avais toujours pas lu. La rumeur disait qu'il n'y avait rien à retoucher, qu'il était parfaitement construit, et que si le metteur en scène essayait de modifier ne fût-ce qu'une virgule, l'ensemble s'effondrerait. En tout cas, les personnages étaient d'une rare netteté, et l'écriture pour le moins singulière.

Je l'ouvris directement aux didascalies initiales et plissai les yeux :

LE PÈRE :

*Une souillure de pansements usagés, dont certains suintent. Pourtant il n'y a aucun problème.*

Cela faisait longtemps que je n'avais pas mis les pieds dans un théâtre. Plus jeune, il m'était arrivé d'y travailler en tant qu'accessoiriste, mais ces trente dernières années je m'étais concentrée sur le cinéma et la télévision.

Hreiðar, qui mettait en scène l'œuvre du jeune prodige, avait surtout fait des films, bien qu'il eût, comme moi, commencé dans le théâtre. J'avais d'ailleurs souvent travaillé avec lui. Désormais âgé de la cinquantaine, il était qualifié d'étoile montante depuis vingt ans. Toujours est-il que le théâtre avait eu l'idée de l'engager, et il était probablement

désespéré. Il voulait frapper fort, faire son geyser rose à lui, quelque chose qui le libérerait des attentes des gens et lui assurerait la sécurité.

Oh, la sécurité !

Lorsqu'il appela pour me demander si j'étais disponible, ma première réaction fut de dire non. Principalement parce que j'avais développé une obsession pour les plans rapprochés, le détail, la perfection. Les matières qui ressemblaient à s'y méprendre à la peau. Les nuances. L'extrême délicatesse, l'extrême subtilité. J'étais devenue dépendante de la concentration qu'une telle minutie exige. Au théâtre, tout le monde s'en fiche. Les mouvements doivent être assez amples pour que le public tout au fond les voie, et le même principe s'appliquait aux costumes. Les accessoires : du polystyrène et du bois aggloméré recouverts d'une couche grossière de peinture, si ma mémoire ne me faisait pas défaut.

Lis quand même le manuscrit, insista Hreiðar. Tu vas adorer les descriptions. C'est fait pour une moderniste comme toi, il faut que tu rejoignes la *team*. Tu vas vraiment adorer ! Je te le promets.

Je m'apprêtais à raccrocher lorsqu'il lâcha le nom du jeune génie.

Ellen Álfisdóttir.

La fille d'Álfur Finnsson ? demandai-je.

Tout à fait, répondit-il. Gros argument de vente. On a la grande scène, un énorme budget, c'est pour ça que je me permets de t'appeler. Haha.

Et la première lecture a lieu ce lundi ?

Hreiðar se tut un instant.

Tu veux venir ? fit-il enfin, visiblement pris au dépourvu. Première lecture ce lundi, oui, s'empressa-t-il d'ajouter. Ne te sens pas obligée d'assister aux répétitions... mais tu es la bienvenue, cela va sans dire.

Envoie-moi le manuscrit, conclus-je.

Presque aussitôt, je reçus une notification m'informant de l'arrivée d'un nouveau mail.

J'avais immédiatement imprimé la pièce, mais depuis elle allait et venait entre la table de la cuisine et le canapé sans que je me décide à la lire.

Soudain accablée par la fatigue hivernale, je me levai pour rejoindre le salon. Tout était sens dessus dessous. Mon atelier grignotait sans cesse des mètres carrés supplémentaires dans la maison. Une montagne d'argile s'élevait sur la table, recouverte d'une épaisse nappe en plastique de laquelle s'échappait l'objet que j'étais en train de sculpter : la réplique d'une corne de rhinocéros, qui jouait un rôle important dans un film dont le tournage aurait lieu l'été suivant. Pour des raisons éthiques, le réalisateur refusait d'en utiliser une vraie.

Le monde avait soif de jeunes génies. J'avais vu certains d'entre eux rencontrer le succès avant de disparaître ou de rejoindre les rangs des insipides auteurs de profession. Ce n'était généralement pas leur virtuosité qui fascinait les foules, mais leur jeunesse, leur fraîcheur. La peau plutôt que le talent. L'espoir d'une nouveauté recouvrait, telle une cape

d'invisibilité, les vieilles rengaines que les hommes avaient à partager, encore et encore et encore.

Mort depuis longtemps, le père d'Ellen, Álfur Finnsson, avait lui aussi été une étoile montante, puis un auteur respecté. Il avait écrit entre autres pour le théâtre, j'avais d'ailleurs travaillé sur plusieurs de ses pièces. Je l'avais un peu connu.

Autour de 1980, j'érigais soir après soir une colline de tourbe qui explosait à chaque représentation dès que le rideau s'ouvrait. La vie de l'écrivain avait été aussi tragique et dramatique que son œuvre. Particulièrement sa fin, survenue alors qu'Ellen avait deux ans à peine.

C'était sans doute en partie ce qui avait attisé mon intérêt pour le manuscrit de la jeune fille. On avait beaucoup écrit sur Álfur Finnsson et son travail, mais on savait peu de choses sur les dernières années de son existence. Et la femme avec qui il avait eu Ellen.

J'étais plus jeune que lui, et je me rappelais bien le bruit qu'avait fait son premier roman. Plus tard, alors que je m'étais mise à travailler un peu pour le théâtre et que nous nous étions rencontrés, il m'avait encore davantage intriguée. Pas au point de vouloir faire plus ample connaissance – je ne l'avais jamais admiré –, mais il est rare de rencontrer des gens qui arrivent aussi facilement à bouleverser leur environnement et à l'imprégner d'anecdotes croustillantes.

Je suivais les ragots à son sujet, j'écoutais de loin. Un vrai *soap opera*. Mais en quoi tout cela me regardait-il ?

Jusqu'à ce que je sois sans le vouloir mêlée à la plus croustillante de ces anecdotes.

Je retrouvai mes lunettes de lecture à côté de la télécommande. De retour dans la cuisine, je me réinstallai devant le manuscrit, sans parvenir à rester concentrée. Quelques jours plus tôt, alors que j'avais tapé le mot « rhinocéros » dans mon moteur de recherche, m'étaient apparues d'innombrables images en gros plan de blessures. Depuis, je n'arrivais plus à m'arrêter de penser à ce procédé, *arracher la corne d'un rhinocéros*.

Pour la vendre sur le marché noir.

Non, il fallait que je la termine. Je pourrais lire le chef-d'œuvre de la jeune fille pendant que l'argile sécherait. Après avoir enfilé ma chemise de travail, j'allumai la radio, m'assis et entrepris de creuser de minuscules sillons à la surface de la corne à l'aide d'une brosse en acier hirsute.



Grand-mère est morte il y a une quarantaine d'années. J'ai tout jeté, pourtant je ne me souviens pas de l'avoir fait. Parfois j'ai même des doutes, mais qui d'autre que moi aurait pu s'en charger ?

Non, c'était forcément moi, dans une sorte de transe, accablée de culpabilité tandis que je remplissais ces sacs-poubelle de la vie de Grand-mère.

Je revois mes mains comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre. Tout devait disparaître. Tout me rappelait la maladie, le désespoir. Même les souvenirs d'une époque plus heureuse devenaient tristes dans ce contexte, si tristes qu'il fallait que je m'en débarrasse.

J'imagine mes mains comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre en train de scier les membres gangrenés d'un corps autrement robuste. Si je voulais conserver un semblant d'espoir, il fallait que ces reliques finissent à la décharge.

Je me rappelle vaguement avoir nettoyé l'appartement. J'avais vingt-sept ans, j'étais une autre femme,

et je rampais par terre en frottant. Puis, je me rappelle les premiers locataires. Une famille charmante, qui vécut là-bas pendant des années.

Lorsqu'ils ont déménagé et que je suis retournée dans l'appartement pour y effectuer quelques menus travaux avant l'arrivée des suivants, tout avait changé. Un chagrin d'un nouvel ordre, complètement étranger, se mêla alors à celui qui m'étreignait déjà.

Le logement avait toujours été empreint d'une atmosphère de tragédie, et cela ne fit qu'empirer avec chaque nouvel occupant.

Je travaillais aux accessoires du Théâtre national, où Grand-mère m'avait fait entrer des années auparavant, et je ne savais pas comment surmonter mon état de choc.

Une de ses anciennes collègues me conseilla de poursuivre des études d'art. Elle évoqua le département de sculpture de l'Académie royale du Danemark, et m'aida à préparer ma candidature. Je n'avais même pas le brevet des collèges, mais étrangement je fus acceptée.

Les années suivantes, je vécus et étudiai à Copenhague. Jamais je ne me suis vue comme une artiste, mais j'ai acquis là-bas des connaissances sur les couleurs, les formes, les moules, les différents matériaux, qui me sont aujourd'hui bien utiles dans mon métier.

Enfin, si. Peut-être qu'il m'est déjà arrivé de me considérer comme une artiste. C'est tout juste si

j'ose le murmurer. L'idée m'a traversé l'esprit alors que je travaillais sur mon projet de fin d'études. J'avais moulé un plâtre représentant Héraclès avant de le gratter à la pointe d'une aiguille jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un amoncellement de poudre.

Lorsque je suis rentrée en Islande, en 1980, j'ai acheté ma maison. Une bergerie centenaire qui avait été transformée en immeuble d'habitation, puis abandonnée, puis reprise et abandonnée et reprise encore. Une annexe au cœur du quartier de Thingholt qu'on avait oublié de raser.

J'ai hypothéqué l'appartement de Grand-mère et j'ai pris possession des lieux. Le propriétaire, un vieil homme, louait le logement à un couple de mon âge. Ils me racontèrent leurs maladies liées à l'insalubrité du bâtiment, la présence de fantômes, et la moisissure dans la salle de bains. La femme étant enceinte, ils étaient ravis de déménager, ils ne voulaient pas que leur enfant pâtisse de ces mauvaises conditions.

Les fondations en pierre abritaient un vide sanitaire chargé d'humidité et de moisissure sous lequel les canalisations des eaux usées avaient depuis longtemps été percées par la rouille. De fait, la maison avait les pieds dans la saleté.

Posant temporairement mes valises dans une auberge bon marché à deux pas de là, j'entrepris de nettoyer les fondations : j'exterminai, j'aérai, je rénovai, réinstallai un système d'évacuation. J'appris

tout sur les problèmes d'humidité et la respiration. Je fis les modifications nécessaires, changeai les matériaux. Reconstituai. Contractai un nouvel emprunt.

Par endroits, la charpente avait pourri, mais je voulais garder le bois d'origine, ce pin souple qui avait absorbé et emmagasiné en silence toute l'histoire de la maison. La source de l'humidité trouvée, je retirai chaque planche, en évaluai l'état, les séchai une à une et les réchauffai avant de les clouer de nouveau ou de les remplacer quand c'était nécessaire.

Équipée d'une pelle, je profitai de l'occasion pour approfondir le sous-sol. C'est là que je conserve aujourd'hui mes outils et mes produits, que j'effectue mes travaux les plus toxiques ou les plus sales. La pièce bénéficie de quatre fenêtres que l'on peut ouvrir juste assez pour qu'un chat s'y faufile, et j'y ai installé un puissant système d'aération.

À l'étage, il y a le salon et la cuisine. Chacun leur espace. J'ai du mal à comprendre cette manie de n'en faire qu'une seule pièce. Avoir sa cuisine dans le salon me semble aussi incongru que d'y mettre les toilettes. Dans le prolongement, derrière une porte coulissante, on trouve un bureau avec des fenêtres à la française et, à côté, une petite chambre.

Je dors sur une simple banquette aux coussins fermes, c'est meilleur pour mon dos. La nuit, je reste de toute façon parfaitement immobile, je me réveille toujours dans la même position que celle

dans laquelle je me suis endormie. Comme un petit animal dans une forêt.

Enfin, j'aime ma maison.

Chaque clou est là où je l'ai planté.

Si les lambris se mettent à gonfler, j'en suis la seule fautive.

Je sais exactement où passent les tuyaux.

En haut se trouvent les combles. Au tournant du millénaire, j'ai surélevé le toit et j'ai construit un grenier de toute beauté dans un bois neuf au parfum entêtant. J'en ai profité pour meubler et transformer cet espace en studio, que je loue au noir.

La femme qui l'habite actuellement est mère célibataire. Elle s'appelle Helen, et son enfant vient chez elle une semaine sur deux. J'entends alors de petits pas rapides et, sporadiquement, des crises de larmes, des rires, des cris de colère. L'autre semaine, elle rentre peu à la maison. Elle a sûrement un amant chez qui loger.



Je me mis en route vers le théâtre pour assister à la première lecture, le manuscrit posé sur le siège passager. Je ne l'avais toujours pas lu. La veille au soir, je m'étais perdue dans une énième tentative de donner à l'argile la bonne texture, et quand j'avais relevé les yeux il était si tard qu'il fallait que j'aie me coucher.

La troupe était rassemblée dans une salle de réunion : le metteur en scène, la décoratrice, les acteurs et la dramaturge. La tradition voulait qu'ils lisent le texte attentivement, en prenant le temps d'analyser la signification de telle ou telle scène.

C'était probablement l'une des activités les plus ennuyeuses au monde. Il en fallait toujours un ou deux au sein du groupe qui prennent la parole en otage. Qui s'épandent dans un murmure au sujet d'anonymes dont ils finissaient invariablement par lâcher le nom. Ainsi la discussion finissait-elle dans un fossé, qu'on continuait par la suite de creuser. Plus ou moins profondément, selon l'expérience du metteur en scène.

Malgré mon léger retard, je me servis une tasse de café avant de rejoindre la salle. Ils étaient tous assis là. Les comédiens, aux visages animés d'un vif intérêt, la décoratrice habillée à la dernière mode, le metteur en scène avec ses failles et son maniérisme exacerbés et, au bout de la table, la dramaturge.

Ellen me semblait avoir moins de vingt ans. Elle avait la tête baissée, et ses cheveux noirs et gras couvraient la moitié de son visage, luisant contre sa peau d'une pâleur jaunâtre qui attira aussitôt mon attention. J'avais envie de m'asseoir près d'elle pour pouvoir l'observer un peu mieux. Attrapant une chaise pliante, je me glissai entre elle et l'un des acteurs. Le metteur en scène me présenta à l'assemblée.

Elín s'occupera du père, le monceau de pansements, dit-il d'une voix virile avec un sourire narquois.

Et de la machine à glace dans l'acte deux, ajouta la décoratrice en mimant des guillemets avec un regard charmeur à la dramaturge.

De près, je me rendis compte que son teint n'était en fait pas jaunâtre mais d'un vert citron lumineux, une nuance plus claire que le blanc, qui lui conférait une apparence presque phosphorescente. Ce que sa peau avait toutefois de plus singulier, c'était sa surface si parfaitement lisse, son épaisseur, ses pores si fins qu'on ne les distinguait pas. Le flux sanguin était invisible à travers l'épiderme, dont la couleur restait uniformément blanc clair-vert citron. Comme une poupée de mauvaise qualité. Si j'avais

dû réaliser une réplique en cire d'Ellen Álfsdóttir, elle aurait forcément eu l'air artificielle.

Contrairement à ses cheveux qui contrastaient nettement avec sa peau, ses cils, blancs, atténuaient l'ensemble de ses traits. *Étrange*, me dis-je en scrutant son cuir chevelu pour voir s'il s'agissait de sa couleur naturelle. Je notai alors aussitôt l'ombre d'une teinture récente. Deux douches auraient suffi à la faire disparaître, mais aussi inévitablement dévoilé un millimètre de racine claire.

Elle portait un tee-shirt blanc qui semblait sale, probablement juste usé par un excès de lavages, tee-shirt qu'elle accompagnait d'un jogging à pressions, de chaussettes de sport blanches avec des rayures bleues et rouges, et de chaussures vernies noires.

Comme une SDF.

Cette mode ne cessait de me surprendre : de séduisants jeunes gens se traînaient dans des fripes que des éleveurs d'oies avaient dû acheter dans les années 1990 à la coopérative de leur village avant qu'elles ne soient revendues des années plus tard à la Croix-Rouge, pour devenir aujourd'hui le symbole de la fraîcheur et de l'élégance... Si je m'habillais comme Ellen Álfsdóttir, on me prendrait immédiatement pour une clocharde.

Je cherchai un manteau ou une veste, ne vis toutefois rien qui puisse lui appartenir en dehors d'un pull bon marché roulé en boule dans un coin. Qui jette son pull par terre au cours d'une première réunion sur son nouveau lieu de travail ? me

demandai-je, prise d'une tendresse inattendue pour la jeune femme.

Je m'imaginai sa mère, épuisée, ramassant ses affaires derrière elle, se plaignant, s'apitoyant sans cesse, mais en même temps incapable d'enseigner à son enfant les règles fondamentales de la bienséance.

Je me demande bien comment va sa mère.

Donc, la machine à glace est en fait une sorte de bouche ? lança la décoratrice, regardant Ellen qui n'avait jusqu'ici pas prononcé un mot.

J'observai cette dernière avec impatience, attendant que son teint change, que ses joues rosissent ou pâlisent, mais rien. Elle leva ses yeux gris pierre sur la décoratrice et répondit :

Bouche, fente à sperme, trou du cul, peu importe.

Tout le monde se mit à rire. Elle est peut-être plus sûre d'elle qu'elle ne le paraît, me dis-je. Mais elle eut soudain l'air perdue. Surprise.

Rentrée à la maison, j'aperçus les cartons par terre dans le salon et décidai de les emporter à la déchetterie. Je n'ai pas besoin de ces mystérieuses machines à remonter le temps dans ma vie, pensai-je, et aussitôt je me sentis plus légère.

Je plaçai les cartons dans ma voiture, me dirigeai vers le bout de la péninsule de Grandi à la tombée du jour, écoutant les informations à la radio. On recherchait encore l'homme pâle avec un manteau et des gants. Je montai sur la rampe d'accès

flanquée de containers, et alors que j'atteignais celui destiné aux déchets non recyclables, je me souvins d'une chose.

Le journal doré, avec des anges sur la couverture. Ils arboraient un air pensif, la main sous le menton. C'était Grand-mère qui me l'avait offert.

Je ne m'arrêtai pas, poursuivis ma route, passant devant les containers alors que je me redirigeais vers le centre-ville. Je fis un saut par un restaurant thaï où je commandai un *pad thai* avant de rentrer dîner devant le journal télévisé.

Les boîtes en carton étaient de retour dans mon salon.

*Elín, divers.*

Le soir, je réalisai le moulage de la corne de rhinocéros et préparai mon projet suivant pour le même réalisateur. Divers membres calcinés d'une adolescente. Je lus une étude sur la mort par brûlure et fis une terrifiante recherche d'images sur Internet.



Le réalisateur me demanda de venir chez lui avec la corne de rhinocéros. Je lui répondis que cela m'était impossible, mais qu'il pouvait venir la chercher quand il le souhaitait, elle était prête. Il m'expliqua alors vouloir mon opinion au sujet de quelque chose, ce qui attisa ma curiosité.

C'était son premier long métrage, et la première fois que je travaillais avec lui. J'avais trouvé le scénario plutôt correct, un polar nordique typique, pas mauvais. Quelques éléments de l'intrigue me dérangent un peu, mais on me demandait rarement mon avis et je ne ressentais pas le besoin de le donner.

Le film aurait la profondeur d'une discussion de comptoir, un fantasme collectif traitant d'une même obsession : les divers niveaux de culpabilité dans une affaire de maltraitance envers une enfant. Tout le monde était coupable, certains l'étaient simplement plus que d'autres. Un des personnages était le plus coupable, un autre l'était le moins. Ces fillettes

étaient comme des mots de liaison, sans caractère mais nécessaires à la cohérence des phrases.

Il habitait en banlieue, dans un pavillon individuel à deux pas de la mer. Moins âgé que moi – la soixantaine à peine –, il avait deux jeunes enfants avec une actrice populaire. Nous nous installâmes derrière la fenêtre qui donnait sur l’océan. Le sol était recouvert de carton pour le protéger des allées et venues des ouvriers. Quelques échantillons de papier peint étaient suspendus au mur. Différentes nuances d’ocre. Il déroula le tissu qui protégeait la corne et la posa sur la table entre nous.

Magnifique, dit-il avec émerveillement en passant un doigt sur la matière râpeuse.

De quoi voulais-tu me parler ? demandai-je, et un instant je songeai qu’il allait me demander conseil pour sa maison, peut-être pour choisir la bonne teinte d’ocre à appliquer sur les murs du salon.

Il eut l’air gêné.

Le producteur a un souci, dit-il – et je fus soulagée.

La mère, poursuivit-il. Il trouve qu’elle n’est pas assez crédible. Le scénariste-conseil m’a fait quelques suggestions. Je suis en train de retravailler le personnage, et nous avons décidé qu’elle devrait avoir une cicatrice... tu vois... sur le visage. Nous avons donc pensé... Enfin, j’ai pensé au fait qu’elle a à peu près le même âge que toi... Du coup, je me demandais si je pouvais te poser quelques questions sur... enfin... ce que ça fait, d’être toi ?

Il avait une forme de tête plutôt malheureuse. Comme un champignon de Paris. Son visage au bout d'une tige, avec un front qui semblait ne jamais s'achever – même ses yeux se perdaient sous ce front. Je me rappelai soudain un voyage que j'avais fait des années auparavant en Birmanie.

J'étais assise avec un herboriste dans sa tente. Il portait une longue jupe à motifs, son torse et ses bras étaient recouverts de minuscules tatouages représentant des bambous. Avec un couteau à pain, il sciait un crâne de singe au-dessus d'une marmite. Autour de lui s'amassaient des défenses d'éléphants, des objets en laiton bosselés et des gongs, des carapaces de tortues, des racines d'acajou et des griffes de tigres. À côté de lui était assise une jeune femme aux joues et au front maquillés de blanc. Souffrant de coliques, son jeune fils ne cessait de pleurer.

L'homme parlait vite, tandis que mon guide traduisait simultanément. Il évoqua ses tatouages, qui permettaient aux indigènes de reconnaître leurs tribus respectives, et me dit qu'il faisait partie des Môn, comme la plupart des habitants de son village. Le guide était Môn également. Je posai une question sur la tribu des Konyak qui, d'après ce que j'avais lu, pratiquaient la chasse aux têtes et se faisaient faire un tatouage spécial pour chaque tête récoltée.

Plissant les yeux vers moi, le guide ne traduisit pas la question. Plus tard, il me raconta qu'on n'aimait pas parler de cette tribu. Le regard furtif,

comme si souvent, il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait, puis il m'expliqua que les Konyak avaient pour ainsi dire mis fin à ces pratiques, mais qu'en apercevant quelqu'un avec une forme de visage inhabituelle, certains avaient du mal à résister à la tentation. Après quoi il m'avait fait un clin d'œil.

Le réalisateur pourrait s'attirer des ennuis s'il rencontrait des Konyak à la frontière entre la Birmanie et le nord-est de l'Inde, me dis-je. Le regardant droit dans les yeux, je gardai le silence. Un silence de plus en plus lourd, mais que pouvais-je y faire ?

Non, enfin... excuse-moi, je sais que c'est ridicule...

Ça va, répondis-je. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Je ne suis même pas sûr. Tu as déjà songé à faire traiter ta cicatrice ?

Je l'ai fait, autant que c'était possible à l'époque. Et puis, j'ai fini par m'y habituer.

Oui, bien sûr, dit-il en riant.

Me levant, je lui demandai quand le tournage devait commencer.

Au printemps, répondit-il. À partir de mai.

La liste des accessoires n'a pas changé ?

Non... mais on aura peut-être besoin de toi pour la cicatrice d'Astrid.

Pas de problème, je devrais pouvoir m'en charger. D'où lui vient-elle ? demandai-je ensuite.

Le réalisateur hésita.

À toi de voir, répondit-il finalement. Cela n'apparaît pas dans le scénario.

Nous nous quittâmes et, alors que je m'éloignais du bunker du cinéaste au volant de ma voiture, je le vis immobile, la tête penchée sur le côté, à la fenêtre de la cuisine.

Il voulait entrer en moi. Je ne veux pas dire sexuellement. Pas du tout. Mais certaines personnes sont ainsi, à l'image de ce réalisateur : elles ne peuvent rien voir sans vouloir s'immiscer à l'intérieur. Le père d'Ellen, Álfur, était comme ça.



Une lourde dépression atmosphérique pesait sur le pays. Le ciel était d'un gris d'acier monochrome. Je décidai de me rendre au théâtre où les acteurs poursuivaient leur lecture balbutiante du premier des cinq actes. Assise en bout de table, Ellen picorait d'un air absent une verrue sur son index.

Elle portait à son poignet plusieurs de ces bracelets qui donnent accès aux festivals de musique. Certains étaient vieux et effilés, d'autres semblaient récents. Son vernis jaune fluo écaillé laissait entrevoir la saleté sous ses ongles.

Durant la pause-café, je sortis fumer. Ellen me rejoignit un instant plus tard. Elle me salua d'un ton sec avant de replonger dans ses pensées, tirant sur sa cigarette pendant qu'elle contemplait la grille sous mes pieds. Ses chaussures étaient usées jusqu'à la corde, le vernis élimé au niveau des orteils en dévoilait la trame grisâtre.

Sous la grille s'étaient accumulés des centaines de mégots, des emballages en plastique de

sucreries aux couleurs passées, des canettes de bière écrasées et des cartes de crédit. Il me vint à l'esprit de lui demander, à moitié en plaisantant, si elle avait perdu la sienne, mais elle était trop préoccupée.

En silence, j'observai la forme de son visage. Plutôt ordinaire, en dehors de sa nuque légèrement plate. Sa mère n'avait visiblement pas bien pris soin de la retourner lorsqu'elle était bébé, pensai-je. Elle leva alors un regard glacial sur moi.

Quoi ? lança-t-elle, et je sursautai. Tétanisée, je restai muette et jetai ma cigarette embrasée sous la grille avant de rejoindre la salle de réunion.

C'est vraiment un génie, commenta la décoratrice. Tout le monde acquiesça. Le metteur en scène précisa qu'il n'avait pas vu des débuts aussi prometteurs depuis des décennies.

Elle est si jeune, glissa l'aîné des acteurs en secouant la tête. Cela me rappelle les premiers textes de Pinter.

Les premiers ! s'exclama son cadet dans un grognement. Elle est beaucoup plus proche de ses dernières œuvres, selon moi. Les premiers Pinter étaient si fastidieux...

Fastidieux ? lâcha l'aîné sans toutefois insister.

Oui, de la poésie à vous filer mal au crâne ! Ce texte-là est si bien construit, si cohérent.

*La pièce comporte quatre personnages.*

LE PETIT-FILS (18) :

Refllet bleu roi. De minuscules tresses qui bougent toutes seules. Nudité épuisante. Remugle de masturbation.

LE FILS (42) :

Indigo scintillant. Dirigé par le chakra du bas. Il s'efforce en permanence de maintenir dans son anus la petite perle très lisse qu'il y a placée.

L'ONCLE (65) :

Aucun point de mire. Franges en daim qui tourbillonnent. Verres teintés. Maladie interne.

LE PÈRE (70) :

Ses yeux sont de toutes petites perles lisses dont il doit s'assurer qu'elles ne tomberont pas de ses orbites, ou pire, à l'intérieur de ses orbites avant de ressortir par les narines. Il est accompagné d'un groupe d'admirateurs sages.

Je visualise une scène très brute, fit la décoratrice avec sérieux.

Pas un sol noir, répliqua le metteur en scène, et par pitié, mets des chaussures aux comédiens.

Si on doit refaire le sol, tout le budget y passera.

Arrange-toi comme tu peux. Rien à faire qu'il soit recouvert de sacs plastique, du moment que tu m'épargnes ce tableau noir, j'en ai ma claque.

J'imagine tout le monde en gris...

Pas de costumes gris, s'il te plaît... ni blancs ni noirs, d'ailleurs. Ça ne coûte rien de coordonner des couleurs, à ce que je sache ! Où est la fille ? Elle ne comptait pas revenir après le café ? Quand est-ce qu'on peut commencer ?

Elle est sûrement partie, fit remarquer le plus jeune des acteurs. Je l'ai croisée devant, elle semblait sur le départ.

Partie ? fit le metteur en scène, perplexe. Mais on n'avait pas fini, il nous reste deux heures...

Bah, comme nous l'avons dit, c'est un vrai génie, commenta l'aîné.

Le génie n'excuse pas l'absence de conscience professionnelle, ajouta son cadet.

Si, rétorqua l'aîné. Quand on est frappé par l'inspiration, il faut parfois y aller. Quand la muse t'appelle, tu la suis !

Son cadet balaya la remarque d'un geste de la main. Quant à moi, je me glissai hors de la salle, sans même avoir besoin de dire au revoir.

Ellen longea la voie express, avec sa capuche grise qui dépassait de son pull bon marché. La tête baissée, le pas lent, elle traînait les pieds sur le trottoir.

Elle a sûrement froid, soupçonnai-je en repensant à ses chaussures vernies, qui devaient d'ores et déjà être imbibées de neige fondue, ses chaussettes de sport grises d'humidité, ses orteils glacés. J'arrêtai la voiture à côté d'elle au feu suivant, ouvris la

portière passager et l'interpellai pour lui proposer de la ramener.

Mais la poétesse me regarda d'un air mauvais, le feu passa au vert et on me klaxonna.

Je vais te déposer ! insistai-je. Ellen se contenta de secouer la tête avant de lever la main, me montrant sa paume où était griffonné quelque chose que je ne parvenais pas à déchiffrer.

*Comme tu voudras, sale gamine,* marmonnai-je avant d'appuyer sur l'accélérateur.